

MARIVAUX

PAR MARCEL ARLAND



LES ESSAIS XL

nrf

GALLIMARD

MARIVAUX

Je ne sais si l'on trouverait dans nos Lettres une destinée plus singulière que celle de Marivaux. Il s'agit là d'un écrivain qui connut beaucoup moins de succès que d'échecs; dont les succès ne furent jamais des triomphes; à qui tel membre de l'Académie reprochait de détruire la langue française; que tel autre, en l'y recevant, louait de son bon cœur plus que de ses œuvres; et qu'enfin les mieux disposés ne tinrent que pour un petit-maître. Or sa gloire, depuis cinquante ans surtout, n'a cessé de grandir; non pas une gloire qui se fût attachée à son nom seul, une gloire de manuel ou de Panthéon : il attire et il inquiète, il irrite et il enchante, il vit.

Voici donc l'un de nos auteurs les plus fameux. Mais connu, pleinement connu? C'est une autre affaire. Je ne parle pas seulement du romancier, que l'on juge, si l'on y est allé voir, sur une centaine de pages. Plus favorisé, sans doute, plus répandu, plus goûté, l'auteur dramatique ne l'est toutefois que partiellement. On salue en lui le créateur d'un genre, ce qui n'est pas si commun; mais on assimile son génie à une recherche d'analyse et d'expression, qui ne saurait le définir, qui même

nous abuse dès qu'on la nomme marivaudage. Je ne dis point que tous les traits soient faux, où l'on reconnaît aujourd'hui sa figure; ils ne l'en trahissent pas moins dans la mesure où ils se trouvent isolés et nous dérobent les autres.

Encore ne peut-on se former de Marivaux une juste image, si l'on ne parcourt ses journaux et essais, qui ne sont ni sans longueurs ni sans complaisance, mais qui tantôt, par une scène, un portrait, une historiette, prolongent son théâtre ou ses romans; et maintes fois, offrant libre cours à son esprit et à son cœur, nous replacent dans les conditions où il écrivit ses œuvres capitales.

C'est pourquoi, si j'aborde tour à tour en Marivaux le romancier, l'auteur dramatique et l'essayiste, je voudrais faire à tout instant sentir, parfois au risque d'une répétition, leur mutuelle dépendance. De même, loin de séparer l'homme de son œuvre, je souhaiterais de les éclairer l'un par l'autre et de les découvrir en même temps.

Car enfin, qu'aime-t-on au mieux chez Marivaux? Sa grâce, ses charmantes manières, sa subtilité, ses mots du cœur qui ont tant d'esprit, un mélange de badinage et d'émotion, une intime fraîcheur sous le raffinement de la parure. Et l'on parle de Watteau, d'une élégance, d'une discrétion, d'une mesure bien françaises. Sans doute. Mais on ne l'épuise pas pour autant. Si précieux que puissent être ces caractères, ils ne suffisent pas à expliquer la place que Marivaux tient en nous, qui peut-être est profonde, en tout cas singulière, que nous sentons bien, mais que nous sommes parfois étonnés

de sentir, et que nous n'osons pas toujours avouer. « C'est délicieux, c'est exquis », et l'on sourit, et c'est encore le sourire de l'enchantement, mais déjà celui de la pudeur et de la crainte d'être dupe. Comme si, pour nous séduire, il avait usé de sortilèges illicites.

C'est qu'il n'y a pas d'écrivains qui, sous une forme plus nette, soient au fond plus ambigus. Ce moraliste, cet honnête homme, cet homme de bien peut s'abandonner, hors de toute morale et de toute charité, au seul plaisir d'être lucide. Ce tendre peut être l'un de nos écrivains les plus cruels. Ce délicat suit avec complaisance, au cours de trois cents pages, la carrière d'un garçon qui doit aux femmes, et à de vieilles femmes, sa fortune. « J'ai guetté dans le cœur humain, dit-il, toutes les niches différentes où peut se cacher l'amour. » Mais il ne s'est pas moins soucié des différences sociales, de la vie ouvrière ou bourgeoise, des mille scènes de la rue, et des intrigues dévotes. Il est schématique et ondoyant. C'est l'esprit le plus brillant et le plus précieux; c'est aussi un homme sensé, un observateur, dont les réflexions vont loin sans jamais vouloir paraître profondes. Il se laisse aller, joue, bavarde, nous lasse; mais il sait être, s'il le veut, maître du trait précis, du mot révélateur, de la scène rapide et ferme. On croit flotter en pleine invraisemblance, on se résigne à un conte de fées ou à une allégorie; soudain, un mot, un geste, un soupir : le plus intime et le plus chaud du cœur vient colorer ces Arlequins ou ces bergères; et que faire, comment réagir? Nous sommes émus.

Il faudrait en user avec lui comme en usent mutuellement ses amoureux. Presque toujours, dès leur première rencontre, tout est fait; mais tout reste à comprendre et à dire. Tout est fait pour nous à l'égard de Marivaux, pour nous : j'entends pour ceux qui l'aiment; reste à pouvoir nous dire, comme Silvia : « Ah! je vois clair dans mon cœur. »

PREMIÈRE PARTIE

LES ROMANS

L'homme qui de nos jours a le mieux servi la gloire de Marivaux — du moins la gloire du romancier —, c'est un homme qui ne l'avait pas lu. L'anecdote est fameuse; on demandait à Gide : « Quels sont nos dix meilleurs romans, ceux que vous emporteriez dans une île déserte? » Gide énumère *la Chartreuse de Parme*, *les Liaisons dangereuses*, *la Princesse de Clèves*... Parvenu au dixième : « Ah! pour le dernier, s'écrie-t-il, emportons quelque nouveauté : celle-ci, par exemple, que je rougis de ne pas connaître encore : la *Marianne* de Marivaux. » Boutade, prudence ou divination : cet autel élevé « à un dieu inconnu » fit plus pour l'auteur de *Marianne* qu'un long dithyrambe.

Je ne dis pas que depuis lors les lecteurs aient afflué. Mais la question restait posée. C'est beaucoup, s'agissant de Marivaux, qui ne fut jamais très lu. Il semble que le succès de son théâtre, succès d'ailleurs partiel, ait détourné l'attention de son œuvre romanesque. Devant un auteur qui cultive des genres aussi

différents, on se trouve pris de méfiance. Marivaux surtout, comment le croire si riche, lui dont on a déjà réduit les trente-quatre comédies à cinq ou six pièces d'un même esprit et d'une même forme? Pourtant il suffit de lire *Marianne* et *le Paysan parvenu* pour leur trouver autant d'importance et d'originalité qu'à son théâtre. De tous les maîtres du roman français, Marivaux, me semble-t-il, reste le plus méconnu.

Il fut d'abord romancier. Car on peut négliger sans dommage la comédie qu'il écrivit en vers, à dix-huit ans, pour la belle société de Limoges. Quelques années plus tard, il composait son premier roman : *Pharsamon ou les Folies romanesques*. Des cinq romans de Marivaux, seuls les deux derniers sont de vrais et beaux romans. Mais si l'on peut tenir les autres pour des jeux ou des exercices, ils ne me semblent pas négligeables, d'abord parce qu'on y trouve çà et là l'esprit et déjà la « manière » de Marivaux, mais surtout parce qu'ils nous aident à comprendre comment il parvint à ses chefs-d'œuvre.

En 1712, quand, à sa façon, il devient romancier, il a vingt-quatre ans. Il est né d'un père normand, qui appartenait à une petite noblesse de robe, et d'une mère au nom modeste : Marie Bulet. Son enfance, il l'a

passée à Riom, où son père était directeur de la Monnaie, puis à Limoges, où nous l'avons vu parodier Molière. Il a fait des études de droit. Le voici à Paris, jeune, spirituel, assez joli garçon et pourvu d'une bonne aisance. « Dans sa jeunesse, écrit d'Alembert, il avait senti vivement les passions. » Mais parlons-nous déjà de cette jeunesse? Nous savons qu'il fut toujours d'une extrême sensibilité; nous savons aussi qu'il connut, très tôt, de petites déceptions amoureuses; il raconte l'une d'elles, dans *le Spectateur français* : elle fait honneur à son innocence, comme à son goût de la franchise. Il aimait une jeune fille qu'il jugeait « belle et sage, belle sans y prendre garde ». Cela se passait à la campagne. Un jour qu'il venait de quitter l'ingénue, il s'avise qu'il a perdu son gant, revient et voit la charmante enfant, un miroir à la main, tout absorbée dans l'étude, le jeu et le perfectionnement de ses grâces : « Elle s'y représentait à elle-même dans tous les sens où, durant notre entretien, j'avais vu son visage. » Du coup, plus d'amour : « Je viens de voir, Mademoiselle, les machines de l'opéra : il me divertira toujours, mais il me touchera moins. » Oui, marquons dès à présent la passion de Marivaux pour la vérité, mais aussi la comédie qu'il se donne avec les mille grâces du mensonge.

De tels mécomptes ont bien leur prix; ils aiguisent le cœur, et glissent dans la voix,

quand elle parle de l'amour, un accent plus secret. Il ne semble pas que l'esprit de Marivaux ait connu d'abord pareilles mésaventures. Ce qu'il rencontre à Paris, c'est ce qu'il souhaitait, son milieu naturel. De là sans doute ces longues années où il se confond avec l'époque, sans pressentir ce qu'il lui doit apporter.

Il rencontre La Motte, et surtout Fontenelle, qui l'aime et souvent prendra sa défense. Il les rejoint chez M^{me} de Lambert, en même temps que d'Argenson, l'abbé de Saint-Pierre, Montesquieu, le président Hénault, M^{lle} Delaunay... C'est l'élégance et la délicatesse de l'hôtel de Rambouillet, et même une préciosité voisine; mais un esprit plus libre, une vivacité piquante, surtout un goût de fronde qui s'en prend aux Anciens comme à leurs défenseurs. Chez M^{me} de Tencin, qui va bientôt l'accueillir, le ton se fera plus libre encore, et l'attaque plus audacieuse, dans la mesure où la préciosité fait place à la philosophie. Ce commerce aimable, cette finesse, ces grâces et cette audace tout ensemble, nul doute que Marivaux ne s'en trouve d'abord enchanté; il y reconnaît ou croit y reconnaître la vraie patrie de son esprit, sinon celle de son cœur. Vingt ans plus tard, quand il introduit Marianne dans un cercle analogue, il lui prête ses premières impressions : « Ce ne fut point à force de leur trouver de l'esprit, dit Ma-

rienne, que j'appris à les distinguer; pourtant il est certain qu'ils en avaient plus que d'autres et que je leur entendais dire d'excellentes choses; mais ils les disaient avec si peu d'effort, ils y cherchaient si peu de façon, c'était d'un ton de conversation si aisé et si uni, qu'il ne tenait qu'à moi de croire qu'ils disaient les choses les plus communes. Ce n'étaient point eux qui y mettaient de la finesse, c'était de la finesse qui s'y rencontrait. »

Une société si affinée paraît faite pour assouplir un esprit et une langue. Se prête-t-elle aussi bien à la formation d'un romancier? L'époque tout entière semblait d'ailleurs s'y refuser; les pastorales héroïques du grand siècle gardaient encore des fervents; on lisait *Télémaque*; la *Princesse de Clèves* restait sans postérité; il est vrai que *le Diable boiteux* venait de paraître : mais c'est moins un roman qu'un ensemble de croquis, d'anecdotes et de nouvelles. Un vrai roman, je veux dire une fiction puissante, des êtres de chair et d'âme, un auteur qui croit à ses personnages et partage leurs aventures, qui est ému et ne redoute pas de montrer son émotion : rien n'eût semblé plus étrange dans le salon de M^{me} de Lambert; on y eût trouvé de l'indécence, pour le moins quelque naïveté. Et Marivaux n'est pas mûr pour tant d'audace. C'est en province sans doute qu'il a conçu, et même partiellement

écrit, ses deux premiers romans ; ils traduisent à la fois l'influence de ses lectures et la réaction qui l'en doit libérer ; mais ils ne se trouvent pas opposés à l'esprit d'un salon qui se piquait de mépriser le romanesque.

On a trois fois réédité *Pharsamon* sous le titre de *le Don Quichotte moderne*. L'œuvre de Marivaux est en effet la parodie de *Don Quichotte*, qui déjà se proposait comme une parodie. Nous sommes en pleine littérature. A vrai dire, *Pharsamon* est plus encore une imitation qu'une parodie ; et non seulement de Cervantès, mais de Charles Sorel, l'auteur du *Berger extravagant*. Je ne sais si Marivaux lut son livre chez M^{me} de Lambert ; il en était si mal satisfait qu'il attendit vingt-cinq ans pour le publier ; et même il fallut qu'on lui forçât la main. L'œuvre ne connut jamais grand succès ; Grimm la jugeait détestable. Je suis loin de la trouver excellente ; mais elle ne me semble nullement ennuyeuse, malgré sa longueur, et ses longueurs.

Don Quichotte est ici un beau garçon de dix-huit ans, qui ne veut aimer qu'une héroïne, et l'aimer en chevalier. Ainsi de Cliton, son domestique transformé en écuyer. En face d'eux, Cidalise et Fatime sa suivante, qui veulent elles-mêmes courir les belles aventures des romans. Cette disposition des personnages : maître et valet, maîtresse et suivante, cette parodie des maîtres par leurs

domestiques, ce jeu de miroirs déformants, cette figure de ballet : voilà qui nous prépare aux comédies de Marivaux. Mais comment conter les aventures de ces quatre personnages ? On se rencontre dans un bois, et chacun découvre l'objet de son attente ; Pharsamon combat pour sa dame, Cliton à l'office pour la sienne, quand survient la mère de Cidalise, qui jette dehors les deux guerriers. Il faut revenir au logis, subir la sermonce de l'oncle et de la nourrice, brûler les chers livres d'aventures. — Et puis l'on repart ; on est accueilli dans un château perdu par un solitaire, qui raconte aussitôt son histoire. Un solitaire ? Une solitaire, une fille malheureuse, mais qui l'est moins à la vue de Pharsamon, de même que sa suivante à la vue de l'écuyer. Ces deux nouveaux couples hors du monde, c'est une fois encore, chez Marivaux, un point de départ pour maintes comédies ; c'en est même l'atmosphère, dont l'irréalité rend si précises les vives nuances du cœur. Car soudain Marivaux ne songe plus qu'il fait une parodie, il ne se moque plus ou se moque à peine — il s'agit d'amour ! — et déjà un soupir, une blessure, une attente... Mais non, c'est bien une parodie, à présent celle du livre de Joseph et du quatrième chant de l'*Énéide* ; Pharsamon et Cliton se dérobent ; leurs fougueuses amantes les poursuivent ; quelle bataille ! — Échappés aux furies, nos

aventuriers retrouvent enfin leurs premières amours. C'est lui! c'est elle! On se pâme; l'écuyer baise la pantoufle de la suivante; la pantoufle est crottée : Cliton, qui n'a pas de mouchoir, s'essuie le visage avec les mains, puis les mains sur la blanche robe de son amoureuse. Et la mère surgit de nouveau; nouvelle mêlée, nouvelle fuite. C'est la nuit; les amants partent sous la lune, un peu tremblants, un peu égarés, mais si heureux qu'ils ne parlent plus que par gestes ou par soupirs. Ainsi parviennent-ils à une maison où l'on célèbre un mariage; cette fois l'écuyer s'empare du premier rôle, déclenche à la cuisine une bataille de titans, fait irruption dans la salle du banquet, réveille les jeunes époux dans leur lit, exige que tout le personnel des cuisines vienne implorer son pardon, et là-dessus, avec une verve cocasse, complaisante certes, mais savoureuse et non dénuée d'une bizarre poésie, expose tout au long les hauts faits de son enfance. — Quant à la fin, hélas! elle n'en finit plus; c'est encore une histoire particulière, celle d'une troisième héroïne, sauvée par Pharsamon. On bâille, on tourne les pages. Marivaux s'est le premier lassé de son histoire.

Il n'a pas encore trouvé sa langue, ni son style; la forme dont il use est aisée, nullement disgracieuse, mais presque toujours impersonnelle. Pourtant il nous arrive de découvrir dans *Pharsamon* un peu de la déli-

catesse et de la subtilité psychologique où l'on est convenu de reconnaître sa marque. Et même quelques impressions de nature assez fraîches, par exemple quand il dit (je crois qu'il ne le répétera jamais) : « On n'entendait là que le bruit des oiseaux; un doux et léger zéphyr agitait les feuilles des arbres; il y régnait un calme qui passait jusqu'à l'âme. »

Si sa fantaisie est trop souvent appuyée et laborieuse, elle laisse prévoir certains traits de son théâtre, non les plus fins, mais ceux qu'il prête à ses valets : « Il me demanda encore, dit Cliton, si je voulais venir avec lui. Je lui répondis que je le voulais bien, et, comme vous voyez, nous le voulûmes bien tous deux. » C'est parfois un simple comique de consonance : « J'attendais, répondit Pharsamon, que vous vinssiez m'aider à descendre. — Ah! parbleu, répliqua l'écuyer, je ne croyais pas que vous vous ressouvinsiez de la cérémonie. » Précisément, tous les valets de Marivaux se trouvent ébauchés en Cliton; écoutez-le discourir : cette vivacité et cette enflure, cette drôlerie qui va jusqu'à l'extravagance, c'est déjà l'Arlequin du *Jeu* et celui du *Triomphe de l'Amour*, le Lépine du *Legs*, le Trivelin de *la Fausse Suivante*... Mais ne peut-on dire qu'en peignant Pharsamon lui-même, l'auteur apprend à peindre la préciosité grotesque de ses valets?



nrf